

LE SACRÉ CŒUR, SALUT DU MONDE ET DE LA FRANCE

DISCOURS PRONONCÉ

LE 18 JUIN 1899, EN LA BASILIQUE DE MONTMARTRE

par **LE R. P. COUBE**, S. J.

Je suis heureux de pouvoir publier une poésie que le R. P. Delaporte a eu la gracieuseté de m'envoyer au lendemain des fêtes de Montmartre, et où il chante splendidement l'idée-mère de ce discours. S. Coubé.

DILEXIT NOS

« Vive le Christ qui aime les Francs ! »
Nos aïeux nous l'ont dit, notre foi le répète ;
En tête de nos lois nos sages l'ont écrit ;
Aux jours de gloire, aux jours de deuil ou de tempête,
Vous nous avez aimés, ô Cœur de Jésus-Christ !

Le Christ aime les Francs : c'est toute notre histoire ;
A Tolbiac, à Reims, à toute heure, en tout lieu,
Au tocsin de l'épreuve, aux charges de victoire,
Sur nos Gesta Dei battit le Cœur d'un Dieu.

Tout peuple, en parcourant ses haltes séculaires,
Fait jaillir, du chemin que labourent ses pas,
L'étincelle de haine, ou le flot des colères ;
S'il n'a point d'ennemis, ce peuple ne vit pas.

Les haines, qu'en passant un grand peuple soulève
Ont éclaté sur nous ; le monde en a frémi ;
Contre nous, que le monde entier tire le glaive ;
CONTRE LE MONDE ENTIER NOUS AVONS UN AMI.

Le Christ aime les Francs : c'est notre destinée ;
C'est notre cri d'espoir, sous les pieds d'un vainqueur ;
La France, ô Dieu vivant, fut votre fille aînée ;
Ses rois, les fils aînés de Votre Sacré Cœur.

La France, agenouillée au bord du Baptistère,
Où Clovis se courba sous la main de Remy,
Dit à l'avenir sombre où gronde le mystère :
Passe ! qui que tu sois ; nous avons un ami.

Nous avons un ami ; n'en eussions-nous point d'autre,
Son amour nous suffit : le Christ aime les Francs ;
Son Cœur divin, son Cœur blessé cherche le notre ;
Malheur aux cœurs fermés, ingrats, indifférents !

Qui n'aime pas est mort, homme ou peuple... Espérance !
De son ciel, notre ami, le Christ, nous tend les bras ;
Le Christ t'ouvre son Cœur ; il est la vie ; ô France,
Le Christ aime les Francs ; aime-Le... Tu vivras.

V. DELAPORTE, S. J.

LE SACRÉ CŒUR, SALUT DU MONDE ET DE LA France

Quæ est ista religio ?
Quelle est cette fête qui nous rassemble ?
(Exod., ch. xii)

EMINENCE¹,
MESSIEURS,

Cette question que, dans le peuple d'Israël, les fils adressaient à leurs pères au sujet de la Pâque, vous l'avez surprise tout à l'heure sur les lèvres ou dans les regards de la foule indifférente et mondaine qui vous voyait prendre le chemin de Montmartre. Vous l'entendrez de nouveau ce soir en redescendant cette colline. Et, un jour peut-être, vos enfants ou vos petits-enfants vous diront encore : « Parlez-nous de cette cérémonie. Qu'avez-vous donc fait là-haut de si grand et de si beau que le Cœur de Dieu s'est laissé toucher et que cette journée est devenue pour la France une journée historique, le commencement du salut ? »

Pour savoir ce que vous devrez répondre, messieurs, transportez-vous par la pensée sur le parvis de cette basilique et regardez au loin devant vous. Là-bas, dans la vallée immense qui s'étend à vos pieds, vous apercevez, endormie sous la brume indolente ou scintillant sous les frissons de la lumière, la grande ville dont chaque tressaillement, chaque geste, inquiète le monde, et au-dessus du pêle-mêle de ses toits, vous voyez émerger les flèches de ses églises qui attirent le fluide des bénédictions divines, comme d'autres monuments attirent la foudre. Or, vous étiez là, il y a huit jours, au pied des autels, en communion avec l'humanité tout entière et vous consacrant avec elle au Cœur de Jésus. Mais, au sortir de ces églises, lorsque vous avez levé les yeux vers les blanches coupoles qui couronnent ce temple et prêté l'oreille aux appels majestueux que vous jetait la Savoyarde, vous vous êtes dit que, si le monde se consacre au Sacré-Cœur, la France a, pour s'associer à ce grand acte, des titres tout particuliers, et que c'est à Montmartre qu'elle doit l'accomplir avec le plus de solennité. Vous vous êtes dit qu'une seconde consécration faite ici, dans ce sanctuaire national, non plus seulement avec le concours des bonnes volontés individuelles, mais au nom de la France entière, aurait, outre son caractère catholique, un caractère patriotique très doux pour nos cœurs, très salutaire pour notre pays. Voilà, messieurs, le sens que vous avez attaché vous-mêmes, et avec raison, à cette cérémonie : *Quæ est ista religio ?*

C'est ce double caractère que je me propose de préciser dans ce discours, en vous montrant dans le Cœur de Notre-Seigneur le salut du monde et le salut de la France.

EMINENCE,

Cette idée si catholique et si française qui remplit et réjouit aujourd'hui tous nos cœurs a d'abord passé par le vôtre : c'est à votre piété que nous en devons la réalisation magnifique. En convoquant les hommes de votre diocèse à cette cérémonie, vous avez en réalité convoqué tous les hommes de France : car quelle est celle de nos villes qui ne soit représentée à Paris par un grand nombre de ses enfants ? Il me semble donc voir réunies ici, dans cette solennité, autour de votre robe rouge, dans le riche déploiement de leurs couleurs héraldiques, toutes nos chères provinces, depuis la Bretagne à la blanche hermine jusqu'à la Provence, et depuis le Béarn jusqu'aux deux sœurs voilées de crêpes que nous ne

¹ S. Em. le cardinal Richard.

pouvons oublier parce qu'elles ne nous oublient jamais dans ces fêtes de famille. Tous les hommages, tous les repentirs éclos, il y a huit jours, sur tous les points de notre territoire, ces hommes les ont recueillis dans leurs cœurs comme dans des vases d'or, et viennent les répandre au pied de cet autel. C'est donc bien la France représentée par une élite de ses enfants qui va se donner au Seigneur Jésus par la voix de Votre Éminence. C'est la France qui va accomplir un grand devoir d'amour, et hâter, et peut-être dater de ce jour l'ère de la résurrection et du salut.

I

Il est des hommes qui n'éprouvent pas le besoin du salut et dont ce mot révolte l'orgueil. Pour eux, l'humanité se suffit à elle-même, et, quand elle souffre, elle trouve dans sa propre vitalité la force de réagir et de se régénérer ; ses maux sont la rançon du progrès, et le progrès les emporte.

Hélas ! il suffit d'ouvrir les yeux pour voir combien cette illusion est profonde. Loin de pouvoir se guérir, la société, dès qu'elle prétend se passer du grand médecin qui n'est pas de ce monde, ne fait qu'aggraver ses maladies, et elle finit, tôt ou tard, dans un de ces accès de fièvre chaude qu'on nomme révolutions et guerres civiles, par se déchirer de ses propres mains. Le matérialisme pousse ses instincts jusqu'à l'animalité, ses appétits jusqu'à la fureur, ses souffrances jusqu'au désespoir.

Ballottée par tous les vents de l'erreur, en vain cherche-t-elle quelque havre où elle puisse s'abriter, le flot qui se joue d'elle la rejette au large dans les zones dangereuses; en vain implore-t-elle un peu de calme, c'est la tempête qui accourt, apportant dans ses flancs les revendications sauvages, les rancœurs, les anarchies, le naufrage universel ! Oh ! oui, nous avons besoin d'un sauveur, car, vraiment, comme les apôtres, nous périssons : *Salva nos, perimus !*

Mais quel sera le sauveur ? A qui confierons-nous le gouvernail ?

Sera-ce à la science ? Mais la science, quand elle ne lève plus les yeux au ciel, pour s'orienter sur l'étoile de la foi, ne peut que pousser l'homme, sur les flots de l'orgueil et de l'égoïsme, à toutes les iniquités, à toutes les cruautés, à tous les désastres.

Qui appellerons-nous ? Les habiles de la terre, les réformateurs solennels qui prétendent renfermer le salut du monde dans une formule économique ? Les virtuoses de la politique ? Tous ces fantômes qui traversent la nuit et nous crient : « Nous sommes les pilotes, prenez-nous ! » Ah ! nous ne sommes que trop payés pour savoir ce qu'ils valent et ce qu'ils peuvent. S'il est une vérité bien établie aujourd'hui par l'expérience, c'est que les hommes, même les meilleurs, ne peuvent plus rien par eux-mêmes pour sauver la société. Mais, quand ces hommes sont impies, oh ! alors, loin de pouvoir conduire un peuple aux rives de la paix, ils l'exploitent, ils l'engagent au milieu des écueils où il périt, comme ces criminels appelés naufrageurs, qui allumaient des feux sur les falaises, en face des parages dangereux, pour y attirer les pêcheurs en détresse, les voir sombrer sur les rochers, les achever et se partager leurs dépouilles.

Ainsi les athées sont les naufrageurs de la société qu'ils prétendent éclairer de leurs lumières. Naufrageurs, tous les conducteurs de peuples qui combattent l'Église et voudraient éteindre l'Évangile, phare immortel donné aux hommes pour leur montrer la voie du ciel ! Naufrageurs, tous les romanciers corrompus, tous les philosophes irréligieux. Naufrageurs, tous les écrivains socialistes qui jettent sur les foules les feux perfides de leurs mensonges et de leurs sophismes ! Malheur aux nations qui tournent la proue vers leurs doctrines de mort !

* * *

Puis donc qu'il n'y a plus de salut du côté des hommes, tournons-nous vers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Disons-lui comme saint Pierre : « A qui irons-nous, Seigneur ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle ? » Crions-lui avec les apôtres : « Sauvez-nous, car nous périssons : *Domine, salva nos, perimus.* »

Mais, lorsque nous recourons à Notre-Seigneur, il nous montre son Cœur, comme pour nous dire que nous devons chercher le salut plus encore dans son amour que dans sa puissance.

Ah ! c'est qu'en effet pour apaiser la tempête qui menace de nous engloutir, il ne suffit pas de pouvoir faire le geste souverain et si beau qui abattait les vents sur la mer de Tibériade. La puissance infinie ne suffit pas. Elle peut être liée par la justice, forcée même de se tourner contre nous pour nous châtier. Ce qu'il faut, c'est un amour infini, inlassable dans sa longanimité et ses miséricordes, un amour plus fort que la justice et qui décide la puissance en notre faveur. Où est-il cet amour, salut du monde ?

Je l'ai rencontré un jour dans les rues de Jérusalem ; je l'ai suivi à travers la Galilée, dans la montagne, au désert. Je l'ai vu se mêler à la foule. Il la consolait. Il lui disait sa pitié. J'ai entendu là des paroles d'une infinie douceur, et surtout un certain *Misereor* qui m'a troublé jusqu'au fond de l'âme. Je l'ai vu pleurer sur les malheurs qui allaient frapper cette foule. Mais aujourd'hui, si je parcours la Galilée, ses rochers ne me renvoient plus l'écho du *Misereor super turbam*, et, sur ses vertes pelouses, je n'aperçois plus les larmes divines : l'écho est mort et les larmes séchées.

Où le retrouverai-je cet amour ?

Je l'ai suivi sur le Calvaire. Mais il y était crucifié, et il ne semblait monté sur le gibet que pour dire de plus haut à Dieu : Mon Père, pardonnez-leur ! Ce n'étaient plus des larmes seulement qui tombaient de ses yeux : c'étaient des gouttes de sang qui coulaient de tous ses membres et surtout de son côté ouvert par la lance. Mais si je remonte aujourd'hui sur le Calvaire, je ne retrouve plus sur ses pierres et sur ses brins d'herbe les rubis sacrés tombés du flanc divin et que les anges ont depuis longtemps recueillis et rendus au Christ glorieux.

Paroles d'amour, larmes d'amour, sang de l'amour, ce n'est donc plus sous le ciel de la Palestine qu'il faut aller chercher toutes ces preuves de l'amour. C'est dans leur source même. Et cette source toujours vive, toujours féconde, nous la trouvons dans nos tabernacles : c'est le Cœur de Jésus.

De tout temps l'humanité a vu cette source à travers la plaie du côté de Notre-Seigneur. De tout temps elle a prononcé avec un respect attendri le nom du Cœur de Jésus, par les lèvres des Pères, des docteurs, des saints et des saintes. Mais jamais, jusqu'à ces derniers siècles, elle n'avait fait de ce Cœur l'objet d'une dévotion spéciale et populaire. C'est de nos jours seulement qu'il a plu à Notre-Seigneur d'ouvrir plus largement ce havre de grâce et de miséricorde à l'humanité qui fuit sous la tourmente, et de lui dire : « Voilà désormais pour toi le port de salut. »

S'il nous plaît de rechercher les raisons de cette révélation tardive, nous pouvons en assigner deux qui montrent une affinité spéciale entre le Cœur de Jésus et l'âme contemporaine : l'une regarde l'intelligence de l'homme et l'autre son cœur.

Ce siècle est raisonneur et incrédule. Dès lors, ne semble-t-il pas que Dieu devrait justifier la foi qu'il réclame par des arguments victorieux et se présenter aux esprits de notre temps comme la Raison suprême, la Sagesse infinie ? Sans doute il faut offrir la lumière aux égarés, et c'est ce que fait l'Église infatigablement : mais l'offrir n'est pas tout, l'essentiel et le plus difficile est de la faire accepter. Or, c'est ici que Dieu montre combien il connaît cette pauvre intelligence humaine qu'Il a créée, et les voies les plus courtes pour la ramener à Lui. En réalité, le plus souvent c'est le cœur qui est malade et qui fait mal à la tête, c'est le cœur enorgueilli ou sensuel qui repousse une lumière gênante pour ses passions. Parlez à la seule raison : elle se révolte. Parlez au cœur, mais avec le langage du cœur ; montrez-lui un immense amour : oh ! alors, il est touché, il est vaincu, il se rend et il entraîne dans sa bienheureuse défaite la raison elle-même : il l'entraîne, non pas à l'aveugle, non pas dans la nuit, mais dans la lumière dont elle avait peur, et, là, il la décide à ouvrir les yeux et à reconnaître la vérité.

Ainsi, messieurs, l'amour est le grand introducteur des âmes au domaine de la foi. C'était bien la pensée de l'illustre fondateur des Passionnistes, saint Paul de la Croix, lorsqu'il disait : « Le sophisme a tellement perverti l'intelligence, qu'il faut désormais s'adresser au cœur de l'homme. » Et c'est par ce moyen que, au témoignage de Bossuet, Dieu ramena à la foi Anne de Gonzague. Cette grande convertie disait : « Depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres. »

Un Dieu qui ne serait que Raison et Géométrie, quelque chose comme le froid Axiome éternel dont parlait un philosophe de notre temps, se heurterait sans succès à notre orgueil. Mais dès que Dieu se montre à ce siècle ombrageux avec son Cœur, dès qu'il peut lui dire : « Mets ta main dans mon côté, touche cette plaie reçue pour ton amour », le vieil incrédule fond en larmes, tombe à genoux, et, comme saint Thomas, s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Voilà pourquoi la dévotion au Sacré-Cœur convient mieux que toute autre à l'intelligence contemporaine.

Il est une autre misère de notre époque qui trouve également son spécifique dans le Sacré-Cœur. L'humanité souffre, messieurs, de maux inénarrables, j'ose même dire qu'elle souffre plus qu'elle n'a jamais souffert : non pas que les douleurs physiques, la pauvreté, la maladie et la mort soient en elles-mêmes plus terribles que par le passé, mais l'homme a plus conscience de la souffrance, et, par suite, y est plus sensible. Il rêve de biens auxquels ne pensaient pas ses pères. Il trouve intolérables des privations que supportaient gaiement ses pères. Le pauvre soupire après la richesse, l'inférieur après l'égalité, tous après la jouissance. Aussi voyons-nous partout des déceptions amères, suivies de révoltes, de fureurs et de désespoirs que ne connaissaient pas nos pères. Et ce n'est pas seulement contre le ciel et leur destinée que les hommes s'irritent. L'égoïsme, fils de l'irréligion, engendre à son tour l'injustice et la haine. On parle, je le sais, plus que jamais de fraternité, mais c'est en aiguisant les couteaux et en chargeant les fusils pour la grande bataille qui doit couronner ces belles déclamations.

Pour adoucir les cœurs aigris, que faut-il ? Un grand amour rayonnant sur nos misères, pansant nos plaies, disant les mots enchanteurs, réconciliant les frères ennemis, et montrant à tous les grandes joies de l'au-delà. L'humanité acceptera tout d'un cœur qui l'aime. Elle n'accepterait rien, pas même son propre salut, d'un cœur froid et indifférent.

Cela est si vrai que ceux qui prétendent sauver la société affectent tous les dehors de la bonté, l'amour de l'humanité douloureuse.

Les religions nouvelles n'ont pour Évangile que des phrases sonores sur la solidarité, l'humanité, la pitié.

La science athée ne parle de ses découvertes que pour en faire ressortir le côté humanitaire : elle qui n'a qu'un cerveau, elle se donne comme la bienfaitrice et la mère des hommes dans l'avenir.

Le socialisme recourt au même mensonge. Lui qui n'a que des entrailles de Moloch, qui s'apprête à broyer l'humanité sous ses mâchoires de fer, il simule la pitié pour les humbles et les miséreux, il tend les bras aux foules et s'écrie dans une parodie sacrilège : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes. » Ah ! je pense en l'entendant à cet affreux scélérat de la Révolution, à ce Marat dont des misérables ont prétendu honorer le cœur, - le cœur de Marat, le cœur d'un monstre ! Scélérat dont le nom, sous le vocable de Montmort, a pendant quelque temps déshonoré cette colline, aujourd'hui purifiée par le culte du Cœur de Jésus.

En un mot, tous ces imposteurs, voulant passer pour des messies, ont usurpé le grand signe messianique des temps modernes, celui que la société veut voir au front de ses sauveurs : la bonté. Mais seul le Christ est la bonté infinie ; seul, il a un cœur large comme le monde, assez profond pour recevoir toutes les plaintes et toutes les douleurs des hommes et les convertir au creuset de son amour en joie et en mérites. C'est ainsi que cette dévotion du Sacré-Cœur convient merveilleusement au pauvre cœur blessé de l'humanité moderne.

Dans l'encyclique *Annum Sacrum*, le Pape nous montre au front de Jésus toutes les auréoles qui appellent l'adoration.

Auréole de la divinité ! Il la porte de toute éternité : Il a marché ici-bas dans sa lumière au milieu des nations que son Père Lui avait données en héritage.

Auréole de sa Passion, dont Il s'est couronné Lui-même en prenant la couronne d'épines, avec laquelle Il est monté sur le trône de la croix, au nom de laquelle Il dit aux peuples : « Vous êtes ma conquête : *Populus acquisitionis* ».

Enfin auréole de bonté, auréole de flammes et de lumière qui brille autour de son Cœur, et caresse doucement nos yeux fatigués.

Cette triple auréole, messieurs, c'est la vraie lumière qui doit guider les hommes sur les océans de l'avenir ; c'est elle qui leur montre le port du salut. Voilà pourquoi l'humanité, inondée de ses feux, s'est jetée à genoux comme jadis les apôtres dans la barque et s'écrie en tendant les bras au Sauveur : « Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons : *Domine, salva nos, perimus* ».

II

Quæ est ista religio ? Qu'est-ce que cette fête ? Je vous le disais en commençant, ce n'est pas seulement l'écho des grandes supplications que l'univers jetait vers le ciel il y a huit jours. C'est une fête plus intime, une manifestation de foi nationale, pleine pour nous d'une immense espérance, et qui contribuera grandement au salut de notre pays.

La première raison qui doit nous inspirer cette confiance dans le Cœur de Jésus, c'est l'amour particulier qu'Il nous a montré. De même que Notre-Seigneur a eu un ami de cœur, un favori parmi ses apôtres, Il a voulu avoir un favori parmi les peuples. De même que saint Jean a pu, sans faire tort à ses frères, s'appeler le disciple que Jésus aimait, la France peut, sans faire injure aux autres nations, se dire la nation que Jésus a aimée.

Cette prédilection divine éclate dès l'origine de notre histoire. Le Christ veille sur le berceau de son peuple chéri. Il en écarte les Huns avec la houlette de sainte Geneviève et les crosses de saint Aignan et de saint Loup. Il lui dit son amour par la voix enchanteresse des victoires. Aussi les Francs, émus et charmés, se donnent-ils au Christ avec toute l'ardeur de leur jeunesse. Désormais il sera leur capitaine et leur roi et ils seront ses soldats. C'est un pacte solennel conclu entre le Cœur du Christ et le cœur de la France, garanti par leur mutuel amour, et exprimé par ce cri célèbre : « Vive le Christ qui aime les Francs ! »

Ah ! ce cri, comme il retentissait joyeux au retour de Tolbiac, et que de fois depuis il a rythmé la marche glorieuse de la France dans l'histoire ! Il retentissait à Vouillé sur les cadavres des Visigoths ariens. Il retentissait à Poitiers sur les cadavres des musulmans. Il retentissait sous les murs de Rome sur les cadavres des Lombards, oppresseurs de la papauté. Il retentissait à Clermont, à Vézelay, à l'aurore des grandes croisades. « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Vous l'avez entendu, flots de la mer qui portiez nos vaisseaux aux rives de la Terre Sainte. Vous l'avez entendu, ô pays lointains, ô plaines de l'Egypte ; ô champs de la Palestine, ô murs de Jérusalem et de Constantinople. C'était la France qui chantait sous tous les cieux l'amour de Jésus-Christ pour ses fils, et qui écrivait sur tous les rivages, avec son sang, l'amour de ses fils pour Jésus-Christ. Aussi lorsque, après ses grandes expéditions, elle venait se reposer au pied du tabernacle dans les belles cathédrales qu'elle avait données au Christ, n'était-ce pas comme le repos du disciple bien-aimé sur la poitrine de son Maître, et Jésus n'aurait-il pas eu le droit de lui dire : « Voici ce Cœur qui a tant aimé la France » ?

Voulez-vous un autre témoignage de cet amour divin ? Jeanne d'Arc va vous le fournir. Tout son programme tient dans ces deux mots : Jésus-Christ a beaucoup aimé la France, son royaume, et la France doit beaucoup aimer Jésus-Christ, son Roi. Elle écrivait que combattre contre la France c'était combattre contre Jésus-Christ. Mais alors même qu'elle ne nous aurait pas révélé ainsi sa pensée intime, est-ce que toute sa mission, toute sa vie ne nous la crie pas bien haut ? A qui, en effet, devons-nous la glorieuse Libératrice ? Ah ! si elle pouvait élever sa voix dans cette basilique, elle vous répéterait ce mot que vous connaissez bien : « La victoire de l'étendard ou de moi, c'était tout à Notre-Seigneur. » Elle vous montrerait le tabernacle, en disant : « Regardez-bien, ô hommes de France ! Regardez ce cœur brûlant d'amour. C'est Lui qui m'envoya pour sauver vos pères : c'est encore Lui qui veut vous sauver ! Voilà ce Cœur qui a tant aimé la France ! »

Et maintenant écoutez. Ce n'est plus le fracas des champs de bataille, ce n'est plus la voix tonnante de la victoire se mêlant au clapotement des drapeaux, c'est une voix très douce et très humble, un murmure dans le silence d'un cloître. Mais ce murmure, comme tous les souffles d'en haut, le monde l'a entendu malgré lui, et les échos de la terre l'ont répété. Les hommes ont appris avec émotion que le Seigneur Jésus leur donnait son Cœur, et qu'il le leur donnait par la main d'une vierge de France, sœur de Geneviève et de Jeanne d'Arc. Et, non content d'avoir choisi la France pour l'apôtre de la dévotion rédemptrice, Il lui offrait un joyau d'un prix inestimable. Il permettait, que dis-je ? Il exprimait le désir que son Cœur fût représenté dans les étendards militaires de notre pays.

Le Cœur de Jésus sur notre drapeau ! Y avez-vous jamais réfléchi, messieurs ? Comprenez-vous bien tout ce qu'il y a de glorieux pour nous dans cette distinction ? Oh ! combien je voudrais pouvoir réunir dans les murs dilatés de ce temple les millions d'hommes, mes concitoyens, et leur dire : Comprenez donc ! Comprenez l'honneur qui nous est fait, l'avantage qui nous est offert ! Le Roi du ciel veut que son Cœur orne le blason, les armes, les étendards d'un seul peuple sur la terre, et ce peuple c'est la France ! N'est-ce pas lui dire : « O France, ma fortune ici-bas sera désormais liée à la tienne. Partout où flottera ton drapeau on verra rayonner mon Cœur. Toute insulte faite à ton drapeau fera saigner mon Cœur. Toute balle qui percera ton drapeau traversera mon Cœur. Toute victoire qui illuminera ton drapeau fera ressaillir mon Cœur. »

Ah ! si la France comprenait sa gloire, son intérêt, elle n'attendrait pas vingt-quatre heures, non elle n'attendrait pas vingt-quatre heures pour broder d'une main tremblante d'amour le Sacré-Cœur sur ses étendards ; et en extase devant l'emblème sacré, elle répéterait ce mot qui explique toute notre histoire : « Voilà ce Cœur qui m'a tant aimée ! »

Elle élèverait ce drapeau par-dessus les factions qui la divisent, comme le grand signe réconciliateur. Rangée autour de lui, avec tous ses fils, elle reprendrait en chœur ce vieux cri de nos ancêtres, ce vieux cri poussé jadis par tant d'hommes de cœur dont le Sang coule dans nos veines, ce vieux cri qui a fait le tour du monde sur les lèvres de nos croisés et de nos missionnaires, ce vieux cri qui a toujours fait trembler l'enfer : « Vive le Christ qui aime les Francs ! »

Ah ! n'est-ce pas pour qu'il retentît de plus haut et qu'il portât plus loin que vous êtes montés sur cette colline ? Donc, hommes, ô hommes de France, au nom de nos pères qui, en tressailliront dans leurs tombes, au nom de la France d'en haut, de Geneviève et de Clotilde, de Jeanne d'Arc et de Marguerite-Marie, penchées au bord du ciel pour nous entendre, au nom de la France du passé, de la France du présent, de la France de l'avenir, que nous avons bien le droit d'engager dans un tel honneur, en votre nom à tous, de toute mon âme et réunissant toutes vos âmes dans la mienne, je le jette ce cri aux voûtes de cette église, comme je voudrais le jeter à tous les échos de la patrie : « Vive, vive à jamais le Christ qui aime les Francs ! »

* * *

Ainsi, messieurs, la première raison que nous avons de recourir au Sacré-Cœur, c'est son amour ; il en est une autre, c'est l'extrême nécessité où nous sommes.

Nous avons, en des jours de folie, gravement offensé l'Ami céleste qui nous avait distingués entre tous les peuples et

par là mérité des châtimens exceptionnels. La nation qui était la perle du monde en est devenue la risée, et elle a entendu des étrangers passer devant ses ruines, branlant la tête et disant : « La voilà donc, la nation jadis si parfaite et si belle ? *Hæccine urbs perfecti decoris ?* » Elle a subi toutes les humiliations qui peuvent courber un front, toutes les angoisses qui peuvent faire saigner un cœur. Elle a vu ses fils les plus vaillants égorgés par l'ennemi, ses fils les plus purs fusillés par leurs frères. Et l'avenir lui apparaît encore plus sombre et plus désolé !

Attila n'est plus à nos portes, mais il est dans nos murs. Il s'appelle l'anarchie, et ses hordes, plus sauvages que les Huns, méditent d'arroser avec le sang des prêtres les ruines fumantes de la société. Attila est au milieu de nous, brandissant le fer et la torche ; mais où est Geneviève pour le mettre en fuite ?

L'étranger ne foule plus quelques-unes de nos provinces comme au quinzième siècle, mais il pénètre partout par la presse cosmopolite et mille influences occultes. L'étranger nous insulte jusque chez nous : mais où est Jeanne d'Arc pour le bouder dehors ?

Une coalition de forces sataniques s'est formée contre nous, et son but, je ne crains pas de le dire tout haut, c'est de tuer notre pays. L'heure est grave, décisive. Jamais la France, depuis son origine, n'a traversé une crise aussi redoutable, couru un tel danger. On veut la tuer par tous les moyens, la noyer dans la boue et le sang, la déshonorer aux yeux de l'Europe et la démembrer, en finir, en un mot, avec elle comme jadis avec l'Irlande et la Pologne. C'est le mot d'ordre sorti de l'enfer, adopté par les officines ténébreuses où l'on conspire avec l'enfer, approuvé par l'étranger qui convoite notre héritage. Et le mot d'ordre s'exécute lentement, habilement, et nous assistons à l'œuvre impie, effroyable, la mort dans l'âme, les mains liées par une secte impie, impuissantes ! Ah ! un sauveur ! mon Dieu ! un sauveur ! car nous périssons : *Domine, salva nos, perimus !*

Un Sauveur ! Ah ! messieurs, comme je vous le disais tout à l'heure, il est inutile de le chercher parmi les hommes. La pauvre France est bien isolée aujourd'hui : il y a autour d'elle plus d'envies et de haines que de sympathies. Et puis si les sympathies sont brillantes, elles sont bien lointaines, et leur splendeur d'aurore boréale ne suffit pas à chasser les noirs nuages. A supposer d'ailleurs qu'elles nous servent dans une guerre étrangère, elles ne peuvent rien pour nous dans une crise intérieure. Or, le danger n'est-il pas là aussi, et là surtout peut-être ?

Notre solitude serait donc effrayante, si nous n'avions un ami divin, Celui dont je vous ai rappelé la prédilection pour notre pays, et dont l'amitié vaut plus pour nous que toutes les alliances, si précieuses soient-elles. Il est vrai, Il est parfois contraint par nos ingratitude à nous abandonner pour un temps ; mais Il revient dès que nous nous repenons de nos fautes et recommençons à L'aimer. Or n'est-ce pas là ce que nous faisons aujourd'hui ? Est-ce que cette consécration n'est pas un grand acte de réparation et d'amour de la France pénitente et dévouée au Cœur de Jésus : *Gallia pœnitens et devota ?*

Gallia pœnitens et devota, ce mot qui brillera sur les mosaïques de cette église, ce mot que la Savoyarde semble jeter sur Paris dans chacune de ses magnifiques vibrations, il est des hommes qui s'en indignent et qui feignent d'y voir une insulte à la patrie et une provocation. Hélas ! nous vivons dans un siècle où tout ce qui est bon et grand est une provocation, sans doute à tout ce qui est mauvais et bas. Dieu lui-même semble une provocation, dès qu'Il ose paraître : aussi on Lui demande de se cacher ! Ne nous laissons pas plus intimider que Dieu, chrétiens, sachons paraître, et disons bien haut : *Gallia pœnitens et devota*. Par là nous n'insultons pas notre mère. Au contraire, nous l'honorons, nous travaillons à sa résurrection, nous nous montrons les meilleurs de ses fils quand nous appelons les bienfaits avec les pardons divins sur sa tête inclinée. Crions donc du fond de l'abîme où nous nous débattons avec elle : Cœur de Jésus, ayez pitié de la France ! Cœur de Jésus, sauvez la France qui se repent et qui vous aime : *Gallia pœnitens et devota !*

* * *

Savez-vous, messieurs, une autre raison qui doit nous donner l'espoir d'être entendus par Dieu et d'échapper à la rage des ennemis de notre pays ? C'est le motif même de cette rage. Ce que les forces conjurées de l'enfer et des loges, de l'anarchie et du cosmopolitisme veulent tuer en tuant la France, c'est la nation catholique, la nation capable encore, malgré ses propres défaillances, de relever le catholicisme dans le monde.

Si la France meurt, le soldat de Dieu meurt, l'épée de l'Église est brisée, la source des missions est tarie. Adieu les vaillants missionnaires qui portaient si loin le nom de Jésus ! Adieu les beaux zouaves qui auraient pu délivrer la Papauté ! Oh ! que de belles choses mourraient sur la terre, si la France venait à mourir !

Mais, tant que la France vit, elle a beau s'endormir dans l'oubli de sa vocation, elle reste capable d'un superbe et soudain réveil ; elle a au cœur un ressort immortel, qui peut tout à coup se détendre et la faire bondir ; elle peut reprendre sa grande épée chevaleresque, abattre l'anarchie, le cosmopolitisme et la franc-maçonnerie qui l'outragent ; oui, elle le peut, la France ! Elle peut dominer de nouveau le monde, et, avec son prestige retrouvé, avec son entrain et son incomparable puissance de prosélytisme, avec les ressources que la civilisation met aujourd'hui au service de l'idée, elle entraînerait des peuples entiers à sa suite aux pieds de Jésus-Christ, son Roi bien-aimé.

Voilà ce que sait l'enfer. Voilà ce qu'il redoute. Il ne veut plus d'une France catholique, cette belle création surnaturelle du Cœur de Jésus. Il ne veut même pas d'une France impie, car une France impie ne resterait pas telle pendant longtemps. Le bon sens et le cœur reprendraient bientôt le dessus : jamais en effet, comme l'a dit Léon XIII, elle ne s'est égarée tout entière ni pour longtemps : *nec tota nec diu desipuit*.

La crainte d'une résurrection catholique de la France, voilà, messieurs, la clef de la plupart des événements contemporains. Et c'est parce que les sectes prévoient cette résurrection qu'elles redoublent de rage pour l'empêcher. J'en conclus que nous devons espérer. Il est dit dans l'Apocalypse que le démon ayant reçu le pouvoir de persécuter l'Église s'agita avec fureur parce qu'il savait que son temps serait court. *Descendit diabolus habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet*. Il en est de même aujourd'hui. Si Satan, incarné dans la franc-maçonnerie, s'agite avec tant de rage contre tout ce qui est saint, c'est parce qu'il sent que l'empire lui échappe et que son temps va finir.

Un jour, on appela Jésus auprès d'une jeune fille que l'on disait morte. « Non, dit le Maître de la vie, elle n'est pas morte, elle dort. » Et Il la toucha, et la jeune fille se leva pleine de force et de santé. Il en est de même de la France chrétienne. Elle n'est qu'endormie, et son cœur bat encore avec force. Ne le sentez-vous pas, messieurs, aux battements de

vos propres cœurs qui vous répondent de celui de votre mère ? Ne sentez-vous pas qu'il frémit d'indignation devant l'impunité grandissante ? N'a-t-il pas des élans d'amour vers le Cœur de Jésus ? Ne souffre-t-il pas à en crier, et le cri qui s'en échappe n'est-ce pas la suprême prière : Cœur de Jésus sauvez-moi ! Non, non, elle n'est pas morte, Seigneur, votre France bien-aimée, la fille aînée de Votre Cœur ! Vous n'avez qu'à passer, qu'à lui tendre la main, et elle se lèvera radieuse pour Vous chanter et Vous suivre

* * *

Vous me direz peut-être, messieurs : Mais qui sommes-nous pour représenter la France ? Qu'est-ce qu'une fête patriotique qui ne réunit qu'une portion de la patrie. *Quæ est ista religio ?*

Ah ! sans doute, cette fête n'est pas ce que nous la voudrions. Pour être vraiment nationale, elle devrait être officielle et voir représentés, unis dans un même sentiment de foi et d'amour, tous les citoyens, depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles. Hélas ! nous n'en sommes pas là. Mais voici une pensée qui doit nous consoler.

Il peut arriver qu'à défaut du caractère officiel, une manifestation religieuse emprunte aux circonstances et aux conditions où elle se produit une grande signification sociale et patriotique. A certains jours de péril, de deuils, de graves anniversaires, on voit parfois la foi d'un peuple éclater avec une énergie intense. Alors l'élan qui porte les foules dans les églises, l'unanimité du sentiment qui fait battre tous les cœurs fidèles, la splendeur des cérémonies, la qualité de ceux qui y prennent part et qui représentent l'élite intellectuelle et morale du pays, suppléent au caractère officiel qui manque et donnent à ce mouvement un caractère social, national, en quelque sorte plébiscitaire. Oui, plébiscitaire, car c'est alors la nation qui affirme directement, non par des mandataires, mais par elle-même, sa pensée et sa volonté ; c'est la nation qui proclame à la face du ciel et de la terre qu'elle entend rester chrétienne !

Or, tel est le spectacle que la France donne aujourd'hui à Montmartre. Elle y déclare qu'elle veut rester chrétienne. Aussi, à ceux qui vous demandent : *Quæ est ista religio ?* répondez : Certes, ce n'est pas l'idéal, mais c'est un achèvement vers l'idéal. Ce n'est pas le plein épanouissement social de la vie chrétienne, mais c'est un tressaillement puissant de cette vie, qui finira bien, comme toutes les forces grandissantes, par emporter toutes les résistances ; ce n'est pas encore la royauté officielle du Christ sur notre pays, mais c'est le plébiscite imposant qui la réclame et qu'il faudra bien écouter un jour.

Vous voyez maintenant, messieurs, pourquoi je vous disais que ce jour serait un jour béni, une date dans l'histoire religieuse de notre temps. Montmartre est la montagne du salut. Montmartre est le berceau d'une nouvelle France, qui sera plus glorieuse que l'ancienne, si elle est plus unie au Cœur de son Roi. Montmartre est le nid d'aigle en plein vent où se renouvellera la jeunesse de notre peuple, comme se renouvelle la jeunesse des aigles.

Et c'est bien ainsi que tous l'entendent, amis et ennemis. Tous les regards sont à cette heure fixés sur la colline de Montmartre, les uns rayonnant d'amour et d'espérance, les autres chargés de haine et d'effroi, et j'allais presque dire, tous, regards de haine ou d'amour, guidés par la même foi. Car il y a une sorte de foi, une intuition étrange qui naît de la haine. Les ennemis de Dieu sentent d'instinct que de Montmartre sortira le salut de notre pays et par suite leur défaite. Aussi rien de ce qui s'y passe ne leur est indifférent. J'en trouve la preuve dans un fait qui a passé inaperçu parmi nous, mais qui a ému les esprits à l'étranger.

Il y a douze jours, la statue du Sacré-Cœur placée au-dessus du grand portail de cette église, où elle était mal assujettie, s'est effondrée durant la nuit et est venue se briser sur le sol. Or, chez un peuple voisin, on a gravement commenté ce fait. On y a vu l'augure que le Sacré-Cœur abandonnait et repoussait la France. Cette interprétation superstitieuse et jalouse d'un accident tout naturel et insignifiant n'est pas pour nous déplaire. Elle nous prouve que, à l'étranger, on croit à un pacte solennel entre le Cœur de Jésus et la France, pacte qui n'est pas rompu, mais que l'on voudrait bien voir dénoncer par le Ciel.

Ne craignons pas cette rupture, messieurs ; chaque année, au contraire, resserre nos liens avec le Cœur de Jésus. Chaque année, quelques pierres s'ajoutent au monument invisible que la France lui élève dans son âme, comme au monument matériel qu'elle lui construit sur cette colline. Je ne sais, mais il me semble que les deux monuments seront achevés en même temps, et que le jour où le dôme immense, rejetant ses échafaudages, apparaîtra entouré de ses jeunes coupoles comme un gigantesque bouquet de fleurs blanches, ce jour-là, la France pourra offrir au Ciel, dans son cœur à jamais converti, d'autres fleurs, bouquet de foi et d'amour qui chassera les miasmes d'impunité répandus dans l'air. Hâtez ce jour, messieurs, hâtez-le en contribuant à l'achèvement de ce dôme. Quelle joie si nous pouvions le voir, l'an prochain, briller au soleil, vaste bouton de lis, et, dominant de sa blancheur immaculée les fêtes nationales et internationales qui s'appêtent, montrer au monde que la France sait faire plus grand pour son Dieu que pour ses plaisirs.

Dans l'encyclique *Annum Sacrum*, par laquelle il a ordonné cette consécration, le Souverain Pontife compare le salut qu'il en attend à la paix et au triomphe de l'Église qui suivirent la victoire de Constantin, et il nous montre comme signe de ralliement et d'espérance l'étendard du Sacré-Cœur.

Ah ! ne le perdons pas de vue, dans la suprême bataille qui s'engage, ce nouveau Labarum, qui sera le salut du monde et de notre pays. Saluons dans ses plis la royauté du vrai Roi de France, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour chasser l'Attila moderne, l'anarchie, il nous offre mieux que sainte Geneviève, le Sacré-Cœur ! Pour chasser le cosmopolitisme impie qui ne combat la France que pour vaincre Dieu, il nous offre mieux que Jeanne d'Arc, le Sacré-Cœur ! Ah ! puisse bientôt la France arborer ce divin Cœur dans ses étendards militaires !

En attendant ce jour, qu'il flotte, le drapeau sacré, sur les hauteurs de Montmartre ! Qu'il flotte éperdu dans l'azur, frémissant à tous les vents du ciel, attirant tous les regards de la terre, dominant les monuments de la grande ville comme la cloche qui chante à ses côtés en domine tous les bruits !

Garde-le bien, ô Paris, ce drapeau qui t'est confié par la France ; garde-le sur cette colline comme sur une hampe gigantesque ; garde-le comme un bon soldat, d'une main qui ne tremble pas. Garde-le : il te gardera, et avec toi la France et le monde.

Ainsi soit-il.